

Comme un piano à la mer

L'article s'étalait sur une page de l'édition du 25 mars 2014 de Ouest-Aven :
« *Un piano à queue de marque Steinway a été retrouvé hier matin, au sommet de la falaise à Plogoff dans le Finistère. Posé là, sur la lande rase balayée par le vent, dans un des plus beaux sites de Bretagne, il demeure un véritable mystère pour les promeneurs...* »

Rose relut plusieurs fois ces lignes. Elle peinait à y croire. Cela semblait impossible ! Pas après tout ce temps... Et pourtant, qui serait allé inventer une histoire pareille, sinon ? Elle se ressaisit après quelques instants et parcourut en détail le reste de l'article. Mais elle n'y apprit rien. Naturellement, pensa-t-elle, qui pourrait bien comprendre ce que ce piano faisait là, sinon elle-même ?

« Il n'y a même pas une photo ! »

Elle fut surprise d'entendre sa propre voix et fit une petite grimace. Cela lui arrivait de plus en plus souvent de dire tout haut ce qu'elle croyait seulement penser tout bas.

Elle avait encore toute sa tête, ça elle en était certaine. Mais elle pouvait avoir des difficultés à réfléchir à des problèmes sortant du quotidien. Et, ça, on pouvait dire que ça sortait de l'ordinaire !

Elle dut se faire une tisane et marcher un peu dans sa chambre pour essayer de calmer le flux désorganisé de ses pensées.

Lorsqu'elle se rassit à sa table, devant la fenêtre qui donnait sur la plage de Lodonnet, elle relut l'article une fois de plus. Il ne pouvait y avoir qu'une seule explication, même si elle ne comprenait pas que ce piano ait pu mettre plus d'un demi siècle à arriver à Plogoff. « Une vie entière », songea-t-elle.

Ses idées commençaient à s'organiser. Il fallait qu'elle se rende là-bas. Mais elle n'avait pas conduit aussi loin depuis bien longtemps. Elle allait souvent à Loctudy et parfois à Pont l'Abbé, mais elle n'avait pas rejoint Audierne depuis un an, au moins. Ses enfants lui feraient la leçon s'ils apprenaient ça. Ses petits enfants aussi d'ailleurs... Mais en roulant doucement, et avec quelques provisions pour faire des pauses, elle était certaine d'y arriver. Elle se souvenait avoir dormi dans une jolie pension de famille près de Plogoff en 1981, peut-être était-elle encore ouverte. Dans ce cas elle pourrait y passer la nuit puis être de retour avant le lendemain soir. Elle pouvait s'arrêter chez Colette en partant, pour la prévenir qu'elle manquerait la soirée hebdomadaire de jeux de mémoire avec ceux de la maison de retraite. Oh bien sûr, cette commère ne manquerait pas de poser une foule de question ! Mais elle ne lui dirait que ce qu'elle avait besoin d'entendre. Colette n'en reviendrait pas

de la voir partir en vadrouille ! Rose sourit à cette idée. Elle aurait préféré ne pas lui parler du tout, mais si elle ne la prévenait pas, elle prenait le risque d'inquiéter beaucoup de personnes très gentilles, qui avaient tissé un réseau de surveillance bienveillante autour d'elle. Vivre seule dans sa maison était à la fois sa raison de vivre et sa fierté. Mais elle ne pouvait pas contester qu'à quatre-vingt-cinq ans passés, cela nécessitait quelques précautions. Rassurer son entourage régulièrement était un maigre prix à payer pour conserver sa liberté et son indépendance. Elle ressentait l'excitation du projet de voyage, la douce sensation de partir à l'aventure. Elle en oublia pendant un moment l'objet de son périple.

Puis elle revit le journal. L'article était toujours là, sur la table. Le piano était toujours là, sur la falaise.

« Mon Pierre... souffla-telle. »

La journée était grise et humide et le printemps ne semblait pas en mesure de s'imposer avant quelques jours encore. Rose prit des vêtements chauds en plus de ses affaires pour la nuit. Elle fit chauffer de l'eau qu'elle mit dans un thermos, prit du thé, quelques biscuits et se mit en route.

Elle fit un crochet par le port et marqua une pause au niveau du rond-point. Elle contempla le phare de la Perdrix comme si elle n'était pas sûre de le revoir un jour. Son cœur battait un peu trop fort ; elle n'avait pas repensé à Pierre depuis si longtemps. Elle n'avait pas cherché à l'oublier mais il s'était passé tant d'années ! Et tant de choses. Elle s'était mariée, avait eu des enfants, des petits enfants. Elle était devenue veuve. Quelle horreur, elle détestait ce mot ! Elle avait même travaillé à plusieurs reprises. Et puis elle avait quoi, quinze ans lorsqu'elle l'avait connu ? Oui, quinze ans, c'est ça. Et lui en avait dix-sept. Ils s'étaient rencontrés aux cours de musique de madame Richard. Il prenait sa leçon de piano juste avant elle. Ils ne s'étaient pas parlé tout de suite, pourtant ils étaient tombés immédiatement amoureux. Et puis à force de se croiser tous les jeudis, ils avaient fini par se parler. Leur relation s'était développée comme une évidence. Ils étaient faits l'un pour l'autre, tout simplement. Elle y avait repensé pendant longtemps et à chaque étape importante de sa vie. Elle avait longtemps hésité avant de se marier avec Julien. Comment dire oui à un homme, aussi bon soit-il, lorsque un autre a déjà pris son cœur à jamais ? Elle avait sincèrement aimé Julien, autant qu'on peut aimer un homme bien qui vous aime en retour. Mais elle avait connu le Grand Amour et savait qu'il s'agissait d'autre chose. Si seulement la vie avait été plus clémente avec eux...

Mais un petit allemand belliqueux en avait décidé autrement. Il leur avait volé leurs années d'insouciance. Puis il lui avait volé Pierre. Elle lui en avait voulu à l'époque, à son Pierre. Puis avec le temps, lorsque le chagrin fut moins douloureux, elle avait essayé de se mettre à sa place, de comprendre sa décision. Elle avait fini par lui pardonner, longtemps après. Elle n'avait cependant jamais cessé de se demander combien sa vie aurait été différente s'il n'était pas parti.

Mais comment aurait-elle pu le retenir ? Il faisait déjà partie de la Résistance lorsqu'elle l'avait rencontré. Comment aurait-elle pu le dissuader d'aller à Quimper pour se battre après le Débarquement, puis de suivre les alliés jusqu'à Paris, jusqu'en Allemagne ? Il avait perdu tant de proches à cause d'eux, son père, son frère... Deux ans d'écart peuvent faire une grande différence à cet âge là. Elle n'avait d'yeux que pour lui, l'Occupation était un état de fait, elle n'avait pour ainsi dire jamais rien connu d'autre. Bien sûr, elle détestait les Allemands elle aussi. Comme tout le monde. Mais pour Pierre, c'était une affaire personnelle, une question d'honneur et c'était pour la Patrie, pour la Liberté. Elle n'aurait pas pu le retenir. Ce qu'elle n'avait jamais su, c'est ce qu'il était advenu de lui. Cette question l'avait torturée pendant très longtemps. Puis elle avait fait son deuil, en quelque sorte. Jusqu'à ce matin. Ce piano, bien que ça paraisse impossible, ne pouvait avoir été mis là que par Pierre !

Rose fut étonnée que tant de souvenirs puissent lui revenir. Certes elle n'avait jamais oublié cette période mais elle n'y avait plus guère pensé ces dernières années. Comme si elle avait enveloppé soigneusement ces souvenirs et les avait déposés dans un coffre, lui-même enfoui tout au fond de son esprit.

La route lui parut longue.

Conduire lui demandait beaucoup de concentration. La position assise, autant que les vibrations, lui faisait mal... à peu près partout. Pourtant, lorsqu'elle passa Audierne, elle eut l'impression de rajeunir à chaque kilomètre. L'adrénaline ! Quelle douce euphorie.

Elle devait ralentir longtemps aux intersections, le temps de lire les panneaux ; elle n'était pas revenue par ici depuis bien longtemps. Heureusement qu'il n'y a pas de touristes en cette saison, songea-t-elle. Elle put garer sa voiture non loin de la falaise. Il y avait un peu de monde, l'article avait attiré plus d'une curieuse. Mais elle savait qu'elle était la seule à comprendre. Du moins l'espérait-elle.

Au moment de s'engager sur le chemin qui menait vers la côte, elle fut prise d'une angoisse, sans savoir si c'était la peur d'avoir raison ou la peur de s'être trompée.

Marcher lui fit du bien. Il ne pleuvait pas mais le vent soufflait fort.

Et puis après une petite côte, elle le vit. Le piano était là, sur la lande, presque à l'aplomb de la falaise. La vue était fantastique. L'océan était anthracite, soulevé d'ondes gigantesques qui venaient se briser sur les rochers imperturbables, dans d'immenses panaches d'écume. Le piano, lui, ne bougeait pas. Les passants le regardaient de loin, n'osant pas l'approcher. Elle resta ainsi quelques minutes à le regarder.

Elle était émue. C'était comme si son cœur venait de recommencer à battre après un long sommeil. Elle avait pris l'habitude d'être heureuse pour les autres ; pour ses amies, pour ses enfants et

petits-enfants, lors des mariages, des naissances, des diplômés. Elle savait aussi goûter un grand nombre de plaisirs simples de son quotidien : contempler un bel objet chargé de souvenirs, la vue de sa fenêtre sur la mer, ou se promener sur la pointe de Kerfédé au gré des marées. Mais elle n'avait plus ressenti d'émotion aussi forte, pour elle, depuis des années. En fait elle avait oublié ce que c'était et eut l'impression que son corps pourrait avoir du mal à le supporter. Il faut de la force pour ressentir des sentiments aussi grands.

Plongée dans le tourbillon de ses pensées et de ses émotions, elle ne vit pas l'homme s'approcher d'elle.

Il s'aidait d'une canne mais marchait avec assurance malgré un âge avancé. Un peu voûté par les ans, il semblait solidement bâti toutefois, car le vent ne le déviait pas de sa route. Son visage était en partie dissimulé par la visière d'une casquette sombre, sur laquelle était écrit « US Navy ». Il n'était plus qu'à quelques pas lorsque Rose réalisa qu'il se dirigeait vers elle. Elle lui jeta un coup d'œil en se disant qu'elle ne voulait pas être dérangée, que ce n'était pas le jour pour parler du mauvais temps. Comme elle ne le reconnut pas, elle lui fit un signe poli de la tête puis détourna le regard.

Mais il marcha encore jusqu'à n'être plus qu'à deux mètres d'elle et s'arrêta. Elle sentait son regard fixé sur elle et sentit un long frisson lui remonter la colonne vertébrale lorsqu'elle réalisa que Pierre devait être un vieux monsieur maintenant. Comment n'y avait-elle pas pensé avant ? Il avait toujours 17 ans dans ses souvenirs, mais sur cette falaise, il devait être plus âgé qu'elle.

Elle tourna lentement la tête vers lui, tandis qu'un nouveau frisson lui parcourait l'échine. Il lui sourit et elle le reconnut. Caché sous ces rides, ces plis que le temps dépose sur les visages, elle retrouva les yeux, le nez un peu de travers et surtout, surtout, le sourire bienveillant qui l'avait faite chavirer autrefois. Elle ne put réprimer un sanglot et porta sa main à sa bouche comme pour étouffer un cri qui ne sortit pas.

« Bonjour Rose. »

Cette voix était celle d'un vieil homme, teintée d'un léger accent étranger, comme celui de ces américains qui débarquent tous les étés sur les plages, armés de parasols.

« Je me demandais si tu comprendrais. Pour le piano, je veux dire. »

Il avait l'air à la fois heureux et triste. Joyeux et désolé. Sans doute submergé par des émotions trop fortes pour être contrôlées.

Rose ne pouvait toujours pas parler. Elle réalisait maintenant que c'était bien son Pierre qui se tenait là devant elle, dans le vent froid qui balayait le cap Sizun. Pas un souvenir, pas un rêve, mais un homme de chair et de sang, qui avait vécu toutes ces années, toute cette vie, quelque part, loin d'elle. Puis la joie prit le dessus sur tous les autres sentiments. La colère et les regrets s'effacèrent et elle lui rendit finalement son sourire.

« Pierre... Elle avait prononcé son nom à voix haute, mais si doucement que le vent l'emporta vers l'océan.

- Je ne savais pas comment faire pour te retrouver.

- Je porte le nom de mon mari.

- Alors je me suis souvenu de cette idée un peu folle que nous avons eue. Lorsque tu m'avais dit qu'un jour, on prendrait le piano de madame Richard pour l'emporter ici, à Plogoff, et qu'on jouerait à quatre mains en regardant l'océan. J'ai pensé que si tu étais toujours ici, si tu vivais toujours dans cette région, tu saurais que c'est moi qui l'avais mis là. Et que tu viendrais. »

Rose ne pouvait cesser de sourire. Son cœur battait fort, elle le sentait autant qu'elle l'entendait, tel une grosse caisse de bagad !

« Tu vois, je suis là. »

Ils ne se quittaient pas des yeux, immobiles.

Pierre se tourna un peu et désigna trois jeunes hommes un peu plus loin derrière lui.

« Mes complices. »

Ils étaient bien bâtis mais n'avaient pas l'air de déménageurs. L'un d'entre eux fit un signe de la main.

« Mes petits-fils m'ont accompagné. Je dois dire que j'aurais eu du mal sans eux, pour le piano. Le chemin n'est pas très praticable... »

Elle rit dans un sanglot. Puis elle respira un grand coup et prit un air plus sérieux.

« Tu en as des choses à me raconter, Pierre Lecorre.

- Une histoire de revenant, répondit-il. »

Sa voix lui semblait redevenir familière.

« Je t'ai attendu.

- Je sais. Il reprit son souffle. Je suis désolé, Rose. »

Elle fit deux pas dans sa direction et posa sa main sur la joue de Pierre, le touchant pour la première fois depuis qu'ils s'étaient quittés, soixante-dix ans plus tôt. Elle contempla les plis de sa propre main sur ceux du visage de l'ancien jeune homme.

Elle lui parla avec une extrême douceur.

« J'ai eu une vie bien remplie et très heureuse sans toi, Pierre.

Pourtant, même absent, tu as été l'homme de ma vie. »

Quelques notes se perdaient dans le vent, quelqu'un s'était mis à jouer du piano.